

II-

Elle s'offrait à lui. Mais cette offre supposait, sans le dire, un retour, celui d'être éditée par Gallimard. Ce fut l'échec : elle ne fut pas éditée et Drieu se suicidera le 15 mars 45 à 52 ans sans lui mettre le pied à l'étrier. Alice se consolera vite.

Durant l'Occupation, Alice Poirier cherchait des contacts avec des revues et leur direction, espérant toujours que ses articles trouvent un éditeur. Parmi d'autres, citons Alphonse de Châteaubriant et *La Gerbe*, Gabrielle Neumann aux *Editions du Sagittaire*, les *Editions Balzac* avec Henry Jamet, *Panorama*, Cousteau et Georges Blond à *Je suis partout* (1), *Les Cahiers Français* et Michel Felder, etc.

Alice Poirier, quoique solitaire, retirée des mondanités, détestant les groupes, les réunions littéraires, abritée chez Papa-Maman où, quoique docteur ès lettres, elle leur sert de cuisinière, de femme de chambre et de jardinier, ne craignait pas, au fur et à mesure que l'âge avançait, de se rapprocher de certaines personnalités.

Marcel Jouhandeau et sa terrible épouse Caryathis, mégère peu apprivoisée, Grasset (qui éditera en 1955 son *Récit de Grete* qui raconte son amitié amoureuse avec Rilet chéri), et toujours Jean Paulhan, directeur de la NRF, fumeur et beau ténébreux – il a 62 ans en 1946 – qui la fascine et l'écoute. Paulhan interroge Alice au sujet de ses travaux et de son culte pour Montherlant, (les deux hommes ne s'apprécient pas, Montherlant lui reprochant d'avoir voulu « l'enfoncer » à la Libération). Paulhan le sexagénaire la conseille, l'encourage, laisse entendre que, peut-être, il pourrait bien l'éditer, écoute sans la décourager ses envies de faire l'amour avec lui. Si Paulhan serait prêt à succomber (dit-elle), Alice en dernière minute, avant la pâmoison, préfère renoncer et se contenter du pur amour, car Paulhan est marié et il ne convient pas que Paulhan, pour elle, prenne trop de risques et se perde.

Elle écrit à Montherlant : « Quand je le vois et que nous sommes seuls, je lui donne une cigarette ; il ne s'est jamais passé autre chose entre nous. » (Lettre AP à M du 17/1/1946).

(1) **Je suis partout** : L'hebdomadaire reparait le 7 février 1941 et soutient immédiatement une politique collaborationniste. Robert Brasillach, rédacteur en chef depuis juin 1937, reprend les rênes à son retour de captivité. Cette nouvelle équipe comprend aussi : **Georges Blond, Kleber Haedens, Jean de La Varende, Jean Meillonas, Morvan Lebesque, Lucien Combelle, Michel Mohrt**. Triomphant après avoir obtenu de reparaitre sous l'occupation allemande, l'hebdomadaire multiplie les polémiques et les appels au meurtre contre les Juifs et les hommes politiques de la III^{ème} République. Ainsi, dans l'édition du 6 septembre 1941, Robert Brasillach écrit-il que « la mort des hommes à qui nous devons tant de deuils [...] tous les Français la demandent ». Et dans celle du 25 septembre 1942 : « Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits. » Si *Je suis partout* n'est pas, tant s'en faut, le seul journal collaborationniste, il est le plus important et le plus influent. Ses rédacteurs revendiquent d'avoir été les pionniers du fascisme en France, même s'ils se reconnaissent des précurseurs, comme Édouard Drumont, et revendiquent, au moins jusqu'en 1941, l'influence de Charles Maurras (en février 1941, Maurras, replié à Lyon, désapprouve la réparation du journal en zone occupée). Ils travaillent aussi à *La Gerbe*, au *Journal de Rouen*, à *Paris-Soir* et plus encore au *Petit Parisien*, étendant ainsi leur influence. *Je suis partout* exerce une attraction assez importante sur un lectorat plutôt jeune et intellectuel. Son audience devient plus grande sous l'Occupation : le tirage passe de 46 000 exemplaires en 1939 à 250 000 en 1942. Il publie sous forme de feuilleton des romans de Jean Anouilh (*Léocadia*), Marcel Aymé (*Travelingue*), René Barjavel (*Ravage*), Jean de La Varende (*Les Derniers Galériens*), Jacques Decrest (*Les Jeunes Filles perdues*) ou encore Jean de Baroncelli (*Vingt-six Hommes*), et des interviews de certains d'entre eux. L'hebdomadaire publie également six lettres de Louis-Ferdinand Céline, ainsi que des articles enjôleurs sur ce dernier. Après l'éviction de Brasillach, jugé trop modéré, la direction est assurée par Pierre-Antoine Cousteau (frère aîné du commandant Jacques-Yves Cousteau). Ce changement marque un dernier glissement : **Je suis partout** s'aligne intégralement sur le nazisme, oublie l'ouverture aux intellectuels qui avait fait une partie de son succès dans les années 1930 pour l'anti-intellectualisme des nazis et des fascistes les plus fanatiques, ouvre ses colonnes aux Waffen-SS. Plusieurs rédacteurs adhèrent au Parti populaire français (PPF) de Jacques Doriot et à la Milice.

III-

Cousteau et Rebatet clament le 15 janvier 1944 : « Nous ne sommes pas des dégonflés » et assurent la parution de l'hebdomadaire jusqu'en août. Tous deux, ainsi que l'ensemble de la rédaction de *Je suis partout*, s'enfuient à Sigmaringen avec ce qu'il reste du régime de Vichy en septembre 1944. Ils sont par la suite arrêtés, jugés et condamnés par la justice française pendant l'Épuration. (Sources Wikipedia).

Ce qu'elle veut de Paulhan ? La gloire. Elle va bientôt se comparer à Sartre, au fur et à mesure qu'elle progresse en réflexion et améliore ses textes. « La liberté, Rilet, c'est le point où l'on pourrait faire trébucher Sartre. » (Lettre AP à M du 20 septembre 1946).

« Dépasser Sartre, je suis brûlée par ce but. » (Lettre AP à M du 1^{er} octobre 1946). Elle gémit sur son peu de succès : « C'est fou comme les messieurs sont réservés avec moi. » (Lettre AP à M du 16 novembre 1946).

En 1947, Alice, toujours plongée dans ses méditations philosophiques, écrit à Montherlant : « Ma destinée, en somme, n'est pas celle d'une femme et je crois que c'est là toute la tragédie de ma vie... Je serai le premier grand philosophe-femme qui ait apparu dans le monde. » (Lettre AP à M du 6 janvier 1947).

Alice, toujours familière et peu timide, souvent gaffeuse à l'égard de Montherlant, lui reproche soudain : « Vous ne lâchez pas facilement l'argent que vous avez. L'idée que vous dépenseriez mille francs pour un repas alors qu'on peut fort bien déjeuner à 60 vous fait horreur. »

Alice ne flatte jamais Montherlant, elle s'amuse parfois à le taquiner, sans doute quand le manque sensuel est pénible à supporter. Une femme non désirée est rarement de bonne humeur. Pourtant Alice reste drôle et écrit souvent au second degré. Elle verra à plusieurs reprises Montherlant chez lui, quai Voltaire. Mais l'écrivain a renoncé à la visiter dans son jardin de Chaville ou dans l'appartement qu'elle partage avec ses père et mère. Elle ne parle plus de son auto vu qu'elle a renoncé à conduire en 1934. « Rilet chéri, pourquoi ne voulez-vous pas me faire ce plaisir ? (de venir chez elle, ndlr). Songez que je viens toujours chez vous et qu'il n'y a jamais réciprocité ; ce ne serait qu'équitable... » (Lettre de AP à M du 14 février 1949).

Fin 1947, elle annonce à Montherlant qu'un provincial, Jean Bret, admirateur de ses écrits, est amoureux d'elle et lui adresse des cadeaux. Elle écrit à Montherlant : « Jean B. manque de freins. Cela m'est extrêmement désagréable quand Jean Bret par exemple m'écrit : je vous aime. Ou pis : je vous embrasse. » (Lettre AP à M du 17 septembre 1947). Étonnante Alice qui se rétracte dès qu'un homme est prêt à passer aux actes. Je suis persuadé qu'Alice aurait été très mal à l'aise si Montherlant avait voulu concrétiser. Il suffit de lire, pour comprendre cette hypothèse, ce passage du « Récit de Grete » d'Alice publié en 1955 chez Grasset où elle raconte ses années de dialogues avec Montherlant !

IV-

Il l'avait donc invitée chez lui, pour lui montrer sa collection de médailles anciennes. Tous deux étaient assis bien sagement, l'un en face de l'autre. Brusquement, elle ne se rendit pas très bien compte de ce qui se passait, une rougeur sur le visage de Cabrol (Montherlant), une expression insolite des yeux : elle fut prise de panique. Fuir, fuir, au premier mouvement qu'il ferait vers elle, fuir, fût-ce au péril de sa vie. Et tout en feignant d'écouter ce qu'il lui disait, comme un oiseau captif, elle jetait les yeux à droite, à gauche, repérant les issues. La porte ? Fermée. Mais la fenêtre ? La fenêtre était entr'ouverte. Alors se jeter par la fenêtre ! Tant pis si elle se cassait une jambe. Tout valait mieux... Ce qui arriva ? Elle était terrorisée à l'idée qu'il pourrait se pencher sur elle ; mais ce fut sur lui-même que Cabrol, lentement, se pencha, et qu'il rattacha (ou fit semblant de rattacher), le lacet de son soulier. Son soulier ! Elle se douta bien, à l'océan d'émotion qui venait de la submerger, qu'il ne devait guère s'agir de soulier dans cette histoire. N'importe, la bienheureuse godasse (assez fatiguée, d'ailleurs, comme tout ce que portait Cabrol), joua le rôle de sauveur... Elle ignore la chair, elle « veut » l'ignorer. (*Le Récit de Grete*, par Alice Poirier, chez Grasset, 1955, pages 66 et 67)

En janvier 1948, Alice va connaître une expérience inouïe :

Un événement formidable m'est arrivé et qui vous justifiera la brusque poussée d'intelligence dont j'ai fait preuve dans ma dernière lettre.

Voici. Je suis dépuçelée. Grâce à Paulhan. (...) J'ai connu Paulhan à propos de Drieu, ce qui m'a donné l'occasion, avec ma discrétion habituelle, de tout lui raconter sur moi-même. Alors Paulhan a flairé le risque, le danger que je représentais. (Plus un être est pur et naïf et plus il représente une véritable charge de dynamite pour ceux qui l'entourent.) Alors Paulhan qui ne s'intéressait certes ni à ma figure, ni à ma « beauté », ni même à mes idées, s'est trouvé brusquement, violemment intéressé.

J'étais dangereuse pour un homme (et tout particulièrement pour un homme comme lui). En même temps, mes inénarrables confidences se poursuivaient et dont vous pouvez à peu près deviner le contenu.

Je ne sais pas si Paulhan est jamais devenu amoureux (tendrement et vraiment amoureux comme vous.) Mais le fait est qu'il m'a tout de même aimée suffisamment pour jouer.

Paulhan est un joueur, le plus terrifiant des joueurs. Et j'ajoute que c'est un joueur heureux. Mais voici. Tout s'est passé entre nous implicitement, spirituellement, je vous ai déjà dit que dans l'amour parfait – et je donne à mes amants l'amour parfait – il n'y a pas d'acte. On frôle l'acte, on brûle l'acte de tout près, mais on n'y sombre pas. C'est quand vous ne voyez plus l'âme d'une femme que vous voyez son derrière mais moi – jusqu'à présent du moins – aucun homme n'a jamais vu mon derrière.

J'ai fait l'amour avec Paulhan et je ne l'ai pas touché – ni lui non plus. Qu'est-ce que j'entends donc par faire l'amour ? Il m'a donné ma liberté. Il a tendu une toile devant mes yeux avec écrits dessus le « oui » et le « non ». Je pouvais, si je voulais, l'arracher à sa femme, à ses enfants, à sa situation sociale. Si fort et si terrible était son goût du risque. Comme Méphisto devant la cuve, il voulait savoir. Savoir si, après avoir rempli mes lettres de mon désir de faire l'amour, je le ferais. Et moi j'ai choisi le « non ». Joyeusement, sans aucun débat intérieur, sans aucune idée du « devoir », et en plein amour et pleine gentillesse pour lui. N'est-ce pas merveilleux ?

V-

Paulhan avait toutes les chances de perdre et alors c'eût été proprement épouvantable, et pour lui et pour moi. Mais il a gagné. Un joueur, je vous dis. (Et un joueur heureux.) Il a vu ce qu'il y a de plus beau au monde. Et moi j'ai ma liberté et le triomphe assuré sur Sartre. Je suis bien contente. (Lettre de AP à M du 4 janvier 1948).

Cette violente émotion va « booster » dorénavant Alice qui s'est rendue compte, à tort ou à raison, qu'elle était capable de séduire un homme aussi raffiné et joueur que Paulhan. Si elle peut le séduire lui, elle peut en fasciner d'autres, se dit-elle. Cela lui donne une énergie décuplée afin de poursuivre avec enthousiasme et orgueil ses travaux métaphysiques. Elle ne doute plus de rien.

Elle a atteint Paulhan et elle ne fut pas détruite, elle a fait l'amour avec Paulhan et elle ne l'a pas touché ! Elle est restée la pure vestale de Montherlant mais a résisté à l'extase que lui proposait le sexagénaire et pape des Lettres, Paulhan, marié et père de deux fils et grand-père de cinq petits-enfants.

On peut naturellement se poser la question : Paulhan jouait-il un jeu pour voir jusqu'où Alice irait dans le dialogue sensuel ou éprouvait-il un réel désir pour elle ?

L'essentiel est qu'Alice nagera durant quelques mois dans une ivresse intellectuelle et physique que lui donne le pur amour.

Dans sa lettre à Montherlant, datée du 23 janvier 1949, elle rédige sur un bristol, une annonce de mariage, à envoyer aux éditeurs (ce qui dut énerver Montherlant, mais Alice aimait le titiller aussi) :

*Henry de Montherlant et Alice Poirier
ont le plaisir de vous faire part de
leur prochain mariage
Janvier 1949*

Elle relate sans donner trop de détails un petit épisode survenu entre eux : champagne et baisers ! Montherlant appréciait le champagne. Elle raconte cela ensuite à Paulhan qui trouve cela exquis. (Lettre d'AP à M du 31 janvier 1949).

« Je voudrais que l'anniversaire de vos 53 ans soit un peu plus rapproché pour que nous ayons le prétexte de reboire du champagne. Vous êtes extraordinairement caressant et délicieux quand vous avez bu du champagne. Je ne l'oublie pas. » (Lettre de AP à M du 10 mars 1949).

Elle se compare à Simone de Beauvoir qu'elle qualifie de « pédante sèche ». Beauvoir, écrit Poirier, est un obstacle dans son but de vouloir « dépasser » Sartre. (Lettre de AP à M, du 6 février 1949).

Elle persévère dans chacune de ses lettres à Montherlant, Rilet chéri et Epoux adoré, à évoquer leur mariage. Elle évoque encore leur rapprochement tendre après avoir bu le champagne. « C'est vous qui vous êtes approché, et qui êtes devenu brusquement tendre. » (Lettre de AP à M, du 15 août 1948). « Je vous veux comme Epoux (...) Marions-nous et donnons-nous toute liberté. (...) Liberté totale, je le répète. Ô semblable à moi ! » (Lettre de AP à M du 16 septembre 1949).

VI-

« Moi, pendant ce temps, je fais des projets. J'arrange votre appartement, en pensée, tel que je voudrais qu'il soit si vous devenez mon époux. Votre chambre : on n'y touche pas, telle quelle, et avec défense absolue d'y pénétrer. Votre antichambre avec les statues : telle quelle. Mais une salle à manger et une chambre pour moi. Dans ma chambre, un poêle à bois ; et vous y viendriez pour vous chauffer, pour travailler, ou pour faire l'amour, selon votre désir et quand ça vous plairait. Je ne veux pas faire le ménage, mais je m'occuperais avec plaisir du déjeuner et du dîner. » (Lettre de AP à M, du 8 octobre 1949).

Ses parents ? « Papa a eu 76 ans lundi (mort centenaire, ndlr), et il continue à fabriquer des meubles de bois en sculptant dessus des fleurs et des épis de blé. Quant à Maman, après avoir été le poison ambulante pendant toute sa vie, elle commence (sauf en ce qui vous concerne...) à devenir presque aimable. »

Elle admire la pièce de Montherlant *Fils de personne* « ce qu'il a écrit de meilleur pour la scène ». Elle confirmera son enthousiasme quand *Demain il fera jour*, la suite de l'histoire de Fils de personne, sera jouée. « C'est une conclusion nécessaire et magnifique. » (Lettre de AP à M, du 24 mai 1949). « Vous avez produit un éblouissant chef-d'œuvre. » (Lettre de AP à M, du 26 mai 1949).

Ensuite, ce sera l'effondrement. Un premier choc fut le refus inattendu de Paulhan et de la N.R.F. de la publier. « Et ce doute, plus amer que tout, que Paulhan est peut-être superficiel, qu'il ne m'aime pas assez. » (Lettres de AP à M, du 5 janvier 1949). Elle ne veut plus mettre les pieds à la N.R.F.

Ensuite, pour l'achever, elle reçoit les deux lettres de rupture de Montherlant datées **du début 1950**, la première pour lui interdire de lui parler encore d'épousailles (obsession d'Alice depuis 1928), et la seconde, courte et définitive, par laquelle Montherlant met un point final à leur longue relation (22 années) d'amitié, d'indulgence, d'amour incompris, d'amour passion non partagé, d'exaspération, de colère, de services rendus, parce que, malgré l'avertissement solennel, Alice poursuit, encore et toujours, sa chimère : être l'Épouse de l'Adoré. L'Hippogriffe vit toujours.

Il ne lui écrira plus qu'une courte lettre de condoléances en décembre 1950, à la mort de la mère d'Alice, qui le détestait et le traitait de Landru !

Alice vivra encore 45 années... Elle s'occupera de son père jusqu'à la mort de celui-ci à 101 ans, en 1974. Mais elle continuera d'écrire à Rilet chéri ! Une quinzaine de lettres par an jusqu'en 1960. Et Montherlant conserve toutes ses lettres, les annotes parfois, mais n'y répond plus jamais. Les lettres d'Alice Poirier qui resteront sans réponse de 1951 à 1960 seront publiées dans le tome VI de cette Correspondance.

Penchée à sa fenêtre, les yeux enfouis dans ce jardin qu'elle aime, dans les aiguilles sombres du grand séquoia, qui a son âge, Grete (Alice) attend le retour du Taureau. (Récit de Grete, par Alice Poirier, chez Grasset, 1955, page 183.)

Henri de Meeûs
Docteur en Droit